

touchante lui étaient apparus comme des motifs d'étude. Le désir de regarder de plus près cette forme toute voisine de son rêve d'art l'avait conduit à quelques démarches en dehors de ses habitudes. C'est ainsi qu'il entra dans la vie de la jeune fille, à l'heure même où son genre de supériorité devait le rendre si dangereux pour ce cœur convalescent dont il allait, sans même s'en douter, faire à nouveau s'ouvrir la blessure.

VIII

Quelles mystérieuses métamorphoses de l'âme traverse un être humain qui s'éprend d'un autre? Quelles influences, impossibles à décomposer dans leur menu détail, déterminent cette invasion de notre vie entière par un sentiment qui se glisse en nous minute à minute, et que nous reconnaissons alors seulement que nous sommes incapables de le chasser? Ils ne sont pas perceptibles, les faits, pourtant à jamais ineffaçables, qui nous contraignent de placer tout notre bonheur sur une seule tête, et de ne plus vibrer que dans un seul cœur. Non, mais un son de voix, mais un regard, mais la ligne d'une

bouche, mais, moins que cela, un air de visage, voilà les causes infiniment petites de ce grand effet. A la distance de plusieurs années et quand l'inexorable nature nous a une fois de plus démontré le mensonge de cette illusion en faisant avorter dans la douleur le roman nouveau de notre rêve, commencé sur la plus sublime espérance, notre souvenir retourne en arrière. Nous remontons avec angoisse le chemin que nous avons descendu dans la joie, et, revenus à la place où nous avons fait les premiers pas, nous demeurons étonnés de voir quelle enfantine sorcellerie nous enchantait. C'est qu'aussi bien l'amour ne considère pas ce que les événements valent en eux-mêmes. Ils sont pour lui des signes, et rien davantage. Ce n'est pas telle ou telle circonstance qui nous touche, c'est l'idée que nous nous formons d'une âme d'après ces circonstances, et, comme les plus minces sont les plus significatives, nous nous attachons à celles-là. Oui, un son de voix suffit à nous rendre amoureux, parce qu'il en dit plus sur l'existence intime d'un être que toutes les paroles. Un geste nous séduit; mais qui n'a éprouvé qu'une créature humaine tient tout entière dans un geste, et qu'une sensibilité, ou fine ou brutale, se révèle par la seule physionomie d'un mouvement? La couleur d'un regard nous a bouleversés; mais c'est que

nous avons vu par delà ces yeux bleus ou noirs, et qu'à travers leurs prunelles l'univers d'une personne nous est apparu. Or, la personne est tout pour l'amour, et les faits ne sont rien; il a cette clairvoyance de comprendre que la félicité ou le malheur ont pour condition première et dernière cette essence indéfinissable qui est comme l'arrière-fond des êtres. Aussi, l'amour sera-t-il à jamais en conflit avec la société, qui procède par un raisonnement tout opposé. Pour cette dernière, un homme et une femme sont deux collections de faits précis : deux âges, deux fortunes, deux santés, deux passés, deux familles. L'amour dit simplement : le monde n'a plus de prix pour moi sans cette créature... Et comment avez-vous acquis cette certitude? Et l'amour pourrait répondre : en la voyant sourire.

Il n'y eut donc pas d'autres événements entre Noémie et Sir Richard Wadham que la présence, et cependant, après quelques conversations, la jeune fille aimait éperdument le jeune homme. Il n'avait pas attendu beaucoup de jours pour renouveler sa première visite. La troisième suivit de près, puis la quatrième. Il vint d'abord à l'heure où le salon était traversé par le passage des amis et des amies de Mme Hurtrel, et ce fut tout de suite une douceur pour Noémie que de causer avec lui parmi la vanité

des propos échangés autour d'eux. Même dans l'accalmie momentanée de ses crises de remords et d'épouvante, les petits détails de la vie mondaine continuaient de la trouver indifférente. Elle avait été remuée trop profondément par sa tragique aventure pour que les chagrins et les jouissances superficielles de la malignité ou de l'amour-propre pussent de longtemps l'intéresser. La conversation du jeune Anglais était, au contraire, de nature à la captiver singulièrement, car l'état de son cœur endolori la rendait apte à mieux ressentir le charme apaisant des choses intellectuelles, qui nous soulagent de nos peines en nous transportant hors de nous-mêmes, dans le cercle des spéculations générales et désintéressées. Malgré sa très réelle instruction, Noémie n'avait jamais connu la jouissance pure qui résulte du maniement des idées. Jusqu'ici, elle avait rapporté tout ce qu'elle avait lu et compris à des effets d'attitude. Son intelligence lui avait servi de parure. Elle en avait fait un luxe de plus, précieux et inutile, comme tous les luxes. Il ne lui fallut pas beaucoup d'entretiens avec Sir Richard pour reconnaître et pour subir l'ascendant de la pensée de cet artiste, qui exerça aussitôt sur elle la dictature de ses certitudes et qui lui révéla comme une manière nouvelle d'exister. Elle aperçut, ce qu'elle n'avait jamais soup-

çonné, un homme pour qui les réalités de la vie spirituelle avaient seules une véritable importance et au regard duquel aucune des petites gens du monde social ne trouvait place. Elle l'interrogea sur ses travaux, et les quelques phrases qu'il prononça lui firent entrevoir l'amplitude de la réflexion de ce peintre, qui, pareil à tous ceux de son groupe, est plutôt guidé par l'analyse que par l'instinct, et dont la causerie, par suite, dépasse de beaucoup les œuvres. En même temps, l'ardeur de conviction passionnée qu'il mettait à énoncer ses théories à la jeune fille démontrait l'intensité des sentiments de ce solitaire dont toutes les actions étaient interprétées par un Idéal. Et avec quel incorruptible sérieux il avait conçu cet Idéal, cette solitude même en faisait foi. Il était difficile d'imaginer un plus parfait contraste que celui de la société fébrile, dévorante et vide où avait grandi Noémie et dont elle venait de tant souffrir, avec le caractère de ce laborieux et sincère jeune homme, — si les apparences ne mentaient point.

Et les apparences disaient vrai. Noémie, qui avait eu quelques instants d'un doute anxieux sur ce sujet, se convainquit à entendre causer Sir Richard, à le voir aller et venir, à interroger l'ami qui l'avait présenté aux Cytises, qu'elle avait rencontré un être tout à fait exceptionnel, et, sans même qu'elle s'en

aperçût, cet être devint pour son imagination une sorte de juge à qui elle rapportait secrètement toutes ses pensées. « Qu'en dirait-il?... » Cette interrogation se posait devant elle à propos des moindres détails de sa rêverie, jusqu'au moment, et c'est celui de la naissance définitive de l'amour, où les défauts du jeune homme firent qualité à ses yeux. Il n'avait aucune sorte d'esprit, le charme de la répartie vive et alerte et de la fantaisie légère lui manquait absolument, et, pour tout dire, une nuance de pédantisme déparait sa conversation. Noémie lui savait gré de cette absence de facilité heureuse dans la causerie, comme d'une preuve du sérieux profond de sa nature. Il était malade d'un excès de critique, toujours à la recherche de la nuance rare, et, quoique supérieurement intelligent, il ne devait jamais atteindre à cette large et franche conception de l'art qui produit les œuvres géniales. Cette subtilité inquiète et cette rareté lui semblaient, à elle, les vertus suprêmes d'un talent exquis, chez lequel le tourment intime attestait un insatiable désir de la perfection. Il y avait dans Sir Richard un dédain volontaire et spontané à la fois — mais en définitive puéril — pour toutes les formes inférieures de la vie, et cela plaisait à Noémie, comme la juste conscience d'un esprit hors de pair, auquel il fallait son cercle d'initiés. Il n'était

pas jusqu'aux singularités de toilette de cet homme qui ne trouvassent grâce à ses yeux parce qu'elle y retrouvait quelque chose de sa personne. Et le caractère de sa passion se modelant sur le caractère de celui qu'elle aimait, ainsi qu'il arrive dans les sentiments sincères, elle devint pour Richard comme un disciple agenouillé devant le maître. Elle commença de ne plus lire que les livres qui pouvaient lui servir à le mieux comprendre, elle répétait ingénument ses théories, ses tours de phrase, ses intonations même et ses gestes. Quand il lui développait ses doctrines d'esthétique, elle le regardait, immobile, le menton sur sa main le plus souvent, et buvait ses paroles. Elle fut bientôt presque aussi au courant que Richard lui-même des différentes étapes parcourues par le mouvement de la renaissance préraphaélitique. Elle apprit ce qu'avait été le *Brotherhood*, ce premier cénacle formé autour de Rossetti. Elle se mit à chercher dans les vers qu'elle rencontrait parmi ses lectures cet au-delà suave et subtil qui est l'objet de l'effort des artistes de cette école. Le phénomène qui s'accomplissait chez elle était complexe. Il y avait d'abord une réapparition de l'hérédité paternelle qui lui faisait trouver un étrange plaisir à se mouvoir dans une atmosphère d'idées uniquement anglaises, et surtout, à travers ces idées, elle croyait

sentir battre le cœur du jeune homme. Elle se rapprochait de lui, elle se donnait à lui, purement mais si profondément, et sans le savoir, à chaque émotion nouvelle de sa pensée. Et puis, elle comprenait qu'agir ainsi, c'était lui plaire, et par suite augmenter les chances de ses visites. Elle les attendait avec une si cruelle et si enivrante impatience!... Il venait maintenant de préférence après le déjeuner, car c'était l'heure où il était le plus facile de trouver Mlle Hurtrel seule avec sa mère. La comtesse, qui travaillait à quelque ouvrage de femme dans un coin du salon, laissait les jeunes gens causer ensemble autant qu'ils le voulaient, trop heureuse qu'un peu de gaieté revînt aux yeux de son enfant. Et ces entretiens-là étaient si vivement désirés par Noémie, qu'elle ne pouvait pas demeurer assise lorsqu'elle prévoyait que Richard allait arriver. En proie aux affres de l'incertitude, elle appuyait son front contre les carreaux d'une des deux fenêtres du salon qui donnaient sur la mer. Les larges ondes bleues frémissaient sous le clair soleil, — moins que son cœur à elle. Ou bien c'était une crispation de l'eau verte, sous un ciel couleur de plomb que des oiseaux aux grandes ailes blanches traversaient lugubrement. Quel présage de mélancolie pour le pauvre être qui les regardait passer!... A travers un étage,

elle reconnaissait le coup de sonnette du jeune homme. Il entra, et tous les frémissements, toutes les mélancolies se fondaient pour Noémie en un infini bonheur, — un humble bonheur pourtant, et qui aurait paru bien enfantin si on l'eût noté dans son détail. Mais y a-t-il d'autre bonheur, quand on aime, que de voir ce que l'on aime, de l'entendre et de trouver à chaque regard, à chaque parole, une raison de l'aimer davantage ?

Ce fut pour Richard un délicat et précieux plaisir d'artiste que celui de ces premières semaines d'intimité, plaisir si intense qu'il faisait accomplir au jeune homme des actions d'amoureux. Et cependant il n'aimait pas Noémie. Peut-être était-il incapable d'aimer. Peut-être l'existence cérébrale avait-elle tari en lui les sources vives de la passion, et, chérissant ses idées avec cette idolâtrie, peut-être lui était-il interdit de chérir une personne au même degré. A coup sûr, aucune femme n'avait été pour lui la créature nécessaire, celle en l'absence de laquelle on se répète le mot divin de la légende : « Plus ne m'est rien, et rien ne m'est plus. » Mais précisément ce qui le ravissait dans Noémie, c'était une incarnation féminine de ses idées. Cela l'enchantait de retrouver chez cette gracieuse enfant comme une transposition, un peu mince et diminuée, mais si

jolie, de la mélodie intérieure qui était sa pensée. Cet attrait fut si vif pour lui qu'il permit à la jeune fille de visiter son atelier, et ce lui fut une jouissance exquise de ne pas entendre tomber de cette bouche fine un seul jugement sur ses œuvres qui ne traduisît une vibration fine comme elle. La comtesse Hurltel regardait, elle aussi, avec un soulagement profond, Noémie aller et venir parmi les toiles sous le grand jour clair de cet atelier, sérieuse, mais heureuse, mais revenue à la vie et à la jeunesse. La soie d'or de ses cheveux luisait dans la lumière. Une robe d'un vert myrte serrait sa taille mince, un manchet de la même étoffe lui prenait les épaules. Son chapeau un peu avancé jetait une ombre sur le haut de son languissant visage, et, comme il y avait en elle le genre de beauté qui avait toujours particulièrement séduit l'artiste, elle semblait la sœur animée des femmes dont l'image s'évoquait dans les tableaux posés sur les chevalets ou suspendus aux murs. Elle était, transportée dans un cadre moderne d'élégance, la Vierge d'un *Ecce ancilla domini*, l'Eve avant la chute d'un *Jardin d'Eden*, la Madeleine d'une *Marie-Madeleine à la porte de Simon le pharisien*, la Psyché d'une *Vallée de lumière*, la Psyché encore d'une *Barrière du souvenir*. Tels étaient les titres des principales études que Sir Richard avait

le plus complaisamment terminées, et par ces titres seuls on jugera du caractère de cette peinture de songe. Il y avait encore, éparses sur les tables, des eaux-fortes composées sur les vers de quelques écrivains aimés de Richard. Il avait commenté ainsi les lignes suivantes, de Rossetti : « *Ah! dear one, you've been dead so long!... Ah! chère aimée, vous avez été morte si longtemps;* » — d'Edgar Poë : « *By the side of the pale faced moon...* Tout à côté de la face pâle de la lune; » de Shelley : « *The hopes which thou and I beguiled to death on life's dark river...* Les espérances que toi et moi avons laissées mourir sur la sombre rivière de la vie. » Après une contemplation multipliée de ces œuvres d'une idéalité surprenante, une sorte de vapeur d'opium vous forçait d'apercevoir les choses du monde sous un angle inexprimablement singulier, — et la jeune fille s'abandonnait à cette ivresse avec une volupté intense. Cette heure-là fut sans doute celle où son être s'épanouit dans l'extase la plus complète. Que ne pouvait-elle durer toujours ?

Ce fut justement au sortir de cette visite, — car nos minutes les plus douces confinent bien souvent à nos minutes les plus tristes, comme par une loi de la destinée, ou plutôt c'est que notre âme se trouve d'autant plus sensible aux émotions meurtrières

qu'elle vient de s'exalter davantage par des émotions délicieuses, — ce fut donc au sortir de cette visite que la comtesse, par une seule phrase, brisa d'un coup le cercle d'enchantement où Noémie se mouvait depuis le jour où elle avait vu Sir Richard. La mère et la fille avaient quitté l'atelier pour faire une promenade en voiture découverte, par un des plus radieux après-midi de cette radieuse fin de février. Comme la victoria passait devant une villa plus romanesquement posée que les autres, Noémie ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! si nous avions cette villa l'an prochain! Jure-moi que tu feras tout pour la louer... » Et elle embrassa enfantinement sa mère. Celle-ci, qui cherchait une occasion pour interroger sa fille sur les sentiments qu'elle lui soupçonnait, répondit : « L'an prochain, ce n'est peut-être plus à moi que tu demanderas de te choisir un coin pour y vivre. Et puis est-ce que lady Wadham aurait envie de cette villa-ci?... » La jeune fille rougit violemment : « Ce n'est pas bien, » fit-elle, « de me taquiner sur mon admiration pour le talent de Sir Richard... » — « Mais est-ce seulement de l'admiration?... » reprit la comtesse en serrant les doigts fins de sa fille, qu'elle sentait trembler. — « Oui, seulement de l'admiration... » répliqua celle-ci en retirant sa main, d'un air si visiblement

peiné que sa mère la laissa s'envelopper dans un silence qui dura jusqu'au retour. Le genre des rapports qui s'étaient établis entre les deux femmes depuis la terrible scène des Oseraies avait enlevé à la pauvre comtesse toute force à l'égard de son enfant. Comme au matin de leur départ du sinistre château, elle se sentait incapable de supporter le moindre passage de chagrin sur le visage de cette fille où elle avait vu couler des larmes, pour elle inoubliables. Il résultait de cette disposition une obéissance passive aux plus vagues caprices de Noémie, ou mieux, car ces caprices n'existaient point, à ce que la comtesse imaginait devoir être sa fantaisie de la minute. Elle la regarda donc avec une tendresse infinie, lui reprit la main, mais n'essaya même pas de troubler sa rêverie, par une délicatesse de sollicitude qui aurait été bien touchante si le principe n'en avait pas été trop triste.

Lady Wadham, — ces quatre syllabes avaient suffi pour que le cœur de Noémie se contractât brusquement et recommençât de saigner. Comme il arrive dans l'enivrement du début d'un grand amour, elle n'avait jusqu'ici jamais songé à l'avenir de son sentiment pour Richard. Chaque minute avait absorbé toutes les forces de son être, sans lui laisser le pouvoir de regarder au delà. Elle n'avait pas ré-

fléchi que celui qu'elle aimait était libre, qu'elle-même était une jeune fille, enfin qu'un mariage était possible entre eux. Lady Wadham, — elle se répéta ces deux mots tout bas, et elle aperçut le bonheur, cet infini d'émotions divines qui apparaît parfois à l'horizon de nos songes, mais si lointain ! Elle le vit, elle, tout rapproché, tout voisin, avec l'absolue certitude d'un être qui aime. Puis, à la même seconde, voici que surgit, avec une clarté de vision non moins complète, entre elle et ce bonheur, son inexpiable, son ineffaçable souillure. Même, si elle vivait avec Richard, et pour toujours, est-ce qu'elle pourrait détruire le souvenir de la nuit horrible où un autre l'avait possédée ? Ah ! l'image ressuscita cette fois avec l'intolérable évidence des plus mauvais instants de Bruxelles, et elle comprit que, la tête posée sur ce cœur de jeune homme, cette image reviendrait la faire mourir de douleur. Maintenant que, rendue à sa véritable nature, elle savait d'instinct ce que c'est qu'un profond, qu'un entier amour, elle devinait que garder un secret de cette sorte au milieu d'une intimité de tous les jours serait un supplice à ne pas le supporter. Et dire ce secret, avouer sa honte à Richard ? Quand elle eût été certaine de son pardon, est-ce que, devant la moindre trace de mélancolie dans son regard, après cette confiance, elle

n'agoniserait pas de désespoir? Et si jamais sous un de ses baisers elle allait se souvenir des baisers qu'elle avait subis?... Oui, subis; mais alors elle n'était pas coupable? Et Richard n'aurait pas même à lui pardonner?... Elle eut le courage de repasser par le menu le détail du drame dont elle avait été la victime, et elle se jugea responsable de toutes les paroles qu'elle aurait pu dire et qu'elle n'avait pas dites, des gestes qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'avait pas faits. En proie à ce malaise tragique du scrupule que connaissent si bien les créatures trop délicates pour la vie, elle n'accusait même plus Taraval. C'était elle seule qui, par ses coquetteries, par ses imprudences, par le serrement de main au bord de la fenêtre, avait tout mérité. Cet examen de conscience aboutissait à une condamnation sans appel. C'en était fini de son bonheur. Elle ne l'avait vu que pour savoir qu'elle l'avait à jamais perdu.

La nuit qui suivit ce funeste examen de conscience s'écoula dans la fièvre, et les journées suivantes furent pires. Noémie connut dans toute son intensité la plus cruelle des douleurs : la présence de l'être qu'elle aimait le mieux au monde ne lui était qu'une occasion de torture. Car il ramenait maintenant l'image avec lui, et la malheureuse enfant avait à subir les nouveaux assauts de sa peine, à l'instant

même où son cœur était le plus tendre. La maladie morale fit alors d'effrayants progrès, et bientôt cette âme ingénieuse à se torturer s'inventa un autre supplice. Puisqu'elle ne pouvait pas épouser Richard, se faire aimer par lui était un crime. Aussitôt que cette idée fut entrée en elle, les moindres marques d'intérêt que lui donnait le jeune homme lui devinrent insoutenables. Il ne prononçait plus une phrase empreinte d'une sollicitude affectueuse sans que la pauvre enfant éprouvât un atroce remords. Ces visites qu'elle désirait avec tant de secrètes délices autrefois, elle les redoutait maintenant comme une torture, et le pas du jeune homme dans la pièce voisine lui piétinait le cœur... Après deux semaines de cette intime agonie, toutes les forces vives de son être se condensèrent sur cette idée : mettre un événement irréparable entre elle et Richard. S'il avait demandé une explication, elle se sentait en effet impuissante à ne pas se laisser aller à son amour, et c'était cette faiblesse criminelle qu'il fallait empêcher, fût-ce au prix de sa vie. Elle songea d'abord au suicide, première tentation qu'elle repoussa avec épouvante; elle comprit que si elle se tuait, sa mère attribuerait cette action désespérée aux conséquences du secret surpris aux Oseraies. Elle médita d'entrer en religion, elle ne croyait pas; — de s'en-

fuir de chez elle, mais si Richard la suivait? — de tout avouer à la comtesse, mais c'était lui infliger une part de responsabilité dans le crime de Taraval... Ce fut sur elle, pendant huit autres jours, une de ces tempêtes morales qui démâtent une âme de toute sa réflexion et la livrent en proie, douloureuse épave, au plus léger reflux des événements. C'est par des orages semblables que s'expliquent certaines résolutions déraisonnables, qui ont pour elles cette raison suprême d'être des résolutions et de mettre fin au tourment odieux de l'incertitude. Au vingt et unième jour de la crise que subissait Noémie, son mauvais destin voulut qu'elle fût demandée en mariage par M. de la Roche d'Ayrac, un très galant homme, parfaitement élevé et parfaitement insignifiant, que sa grande taille et ses belles manières n'empêchaient pas d'être timide comme un enfant et qui aimait Mlle Hurtrel depuis deux années. Si elle avait possédé encore assez d'énergie pour délibérer, c'est-à-dire pour voir sur un même plan les choses de l'avenir et celles du présent, Noémie aurait compris que ce mariage était une folie, puisqu'il devait la replacer, sous peu de mois, dans l'obligation de se donner à quelqu'un qu'elle n'aimait pas, et cela, avec une passion profonde pour un autre dans son cœur. Si elle avait conservé assez de lucidité pour

apprécier la valeur morale de ses actes, elle aurait senti qu'en accordant sa main à M. de la Roche d'Ayrac elle manquait à la plus simple probité, puisqu'elle savait ne pouvoir pas le rendre heureux. Elle répondit : Oui, cependant, à cette demande parce qu'elle aperçut aussitôt, avec une évidence qui la décida du coup, que ce mariage était la rupture définitive avec Richard, et la rupture sans discussion. Les faits positifs auxquels l'engageait cette réponse étaient loin. Ceux auxquels cette réponse l'arrachait, présents. Comme beaucoup de jeunes filles qui ont consenti à des unions de ce genre pour s'affranchir des chagrins actuels de leur vie, elle connut enfin, quand la nouvelle de son mariage fut officielle, quelques jours d'un anéantissement d'âme, infini comme la mort. Pourtant, la tristesse qui passa dans les yeux de Richard, lorsque la comtesse lui annonça cet étrange mariage, fut pour Noémie une de ces tortures auxquelles on s'étonne de survivre. Mais cette tristesse provenait-elle d'un amour blessé, ou bien était-ce la pitié qui saisit un homme généreux lorsqu'il voit la vie exercer une fois de plus son habituel travail de dégradation sur une créature charmante et qui vaut mieux que sa destinée?...